LES FORCENÉS DU DÉSIR

Cybersexe,
néoféminisme,
body-art,
polyamour,
vampyres,
cyborgs,
échangistes,
cultes érotiques,
barebacking,
sexe-performeurs,
SM extrême...

Christophe Bourseiller

DENOËL IMPACTS

025826888

30

Les Forcenés du désir

8.
J1
2001.2548

CHRISTOPHE BOURSEILLER

Les Forcenés du désir

DENOËL
IMPACTS

DL 12 OCT.00 40087

Ouvrage publié sous la direction
de Guy Birenbaum

BnF
Paris

© 2000 by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24870.4
B 24870.7

Introduction

Cette quête éperdue de la libération

De si bonnes vibrations...

Janvier... La Californie s'accroche vainement à l'automne et les arbres n'en finissent pas de rougir sous les rayons trop fades d'un soleil agonisant. Aucun manteau en vue sur le campus de la prestigieuse université de Berkeley, mais des grappes de filles en pull-over et des garçons vêtus d'amples chemises de laine, qui piétinent fièrement les tapis de feuilles mortes avant de s'engager dans les sentes boisées. Ils y croiseront des légions d'écureuils en liberté, ainsi que de nombreux prix Nobel aux bras chargés de livres.

À quelques pas de la célèbre faculté, voici San Pablo Avenue. Une artère large et ombragée, un peu triste et vaguement banlieusarde... Un vaste magasin attire le regard. Ce qui frappe ? C'est justement le décalage entre l'austère façade et le panonceau qui la domine : *Good Vibrations.* L'annonce évoque d'autres temps, d'autres mœurs... On songe aux contes et légendes de l'ère hippy, lorsque la grand-rue de Berkeley, Telegraph Avenue, revêtait l'aspect peu revêche d'un souk coloré, permanent et folklorique.

Aujourd'hui, la Californie s'est aseptisée. Chacun tourne les yeux avec envie vers la Silicon Valley et ses milliardaires en jeans troués. On surfe sur Internet.

À quoi ressemblent-elles, ces « bonnes vibrations » de la côte Ouest, qui se dissimulent derrière les vitres fumées et sombres de San Pablo Avenue ?

Passé la porte obscure, l'Européen perd ses repères... Comment dois-je interpréter ce lieu ? Il s'agit en définitive d'un « sex-shop », mais celui-ci ne ressemble nullement aux échoppes crapoteuses qui, chez nous, nichent aux alentours des gares... On n'y pointera ni néons blafards ni couleurs criardes. Aucun vendeur agressif ne viendra brandir sa marchandise pour inciter à l'achat. L'antre ne sentira pas le vinyle fondu. Il ne sera pas hanté par des quadragénaires visqueux aux pognes moites, engoncés dans des imperméables mastic et feuilletant nerveusement des magazines aux couleurs baveuses...

Voici au contraire un grand loft clair, aux teintes apaisantes. Partout des fauteuils confortables invitent au repos, à la méditation philosophique, au voyeurisme peut-être... Ils sont nombreux, les couples tendrement enlacés. Nous sommes samedi soir, aux alentours de 19 heures. Combien de folles soirées s'ourdissent en douceur ?

Chacun effectue son shopping, sans se préoccuper de l'autre. Nul parfum de drague dans l'accueillante tanière. Plutôt une gentillesse bon enfant, un rien camarade. Ici, un couple fait l'emplette d'un vibromasseur et soupèse longuement les modèles en comparant les prix. On observe sur les rayonnages plus de cent « vibros », mais l'obèse vendeuse « piercée » s'impose comme une spécialiste. Il existe de toute manière un salon privé, permettant d'essayer le matériel sur place.

Tout à côté, une motarde aux cheveux turquoise s'offre un siège électronique, semblable à une selle d'équitation. Celle qui l'enfourche ressent des trépidations tout équestres. Elle demande le salon pour un rodéo privé. Deux gays paraissent fort occupés à fureter dans le vaste étal des vidéos. Il est vrai que *Good Vibrations* a des allures de zone franche et prône le rejet des ghettos. À San Francisco et Berkeley, les homosexuels possèdent leurs archipels affinitaires. Mais le temple du melting-pot se joue des tribus et accueille, pêle-mêle, toutes les minorités, ainsi qu'en témoignent les ahurissantes vidéos qui peuplent les étagères : films transsexuels, mettant aux prises des hommes devenus femmes, et des femmes devenues hommes. *Hamlet*, en version originale, shakespearienne... et X. *How to Female Ejaculate*, un « documentaire éducatif » dans lequel plusieurs femmes s'auscultent savamment dans un boudoir en cherchant le point G, avant d'éjaculer de concert. De nombreux films « bi », durant lesquels hommes et femmes se mêlent indifféremment. Enfin, *Bend over Boyfriend*[1] : une très belle blonde harnachée d'un godemiché y enseigne avec emphase l'art et la manière de pénétrer l'homme... avec exemples.

On peut certainement se gausser d'une telle litanie, ou bien abandonner immédiatement la lecture de ce livre qui contiendra de nombreuses descriptions, écœurantes pour les uns, réjouissantes pour les autres, et dans tous les cas fort explicites.

Good Vibrations ne figure pas ici par hasard. C'est un défi aux clichés. Un antidote, un contrepoison ? Il s'agit

1. *Cf.* « La Saint-Vagin », p. 131.

aussi d'un ovni, d'un espace à décoder... Un sex-shop peut-il légitimement se revendiquer comme un lieu féminin et même féministe ? Ce magasin est l'indice le plus évident d'un mouvement souterrain, que j'ai choisi de nommer à dessein dans ces pages l'« extrémisme du sexe ».

Le visage de l'extrémiste

Extrémiste... Le terme nous renvoie encore et toujours à la sphère du politique. L'extrémiste apparaît sommairement comme le partisan d'une doctrine poussée jusqu'à son point limite[1]. Encore l'établissement des limites paraît-il sujet à débat. À quelles conditions dira-t-on d'un mouvement qu'il « s'extrémise » ? Observant depuis longtemps les organisations politiques minoritaires, je me heurte souvent à un épineux problème de définition. Qu'est-ce qui distingue en fin de compte l'extrémiste du modéré ?

Le premier milite pour un changement total. Un cham-

1. On peut regretter à ce propos que ni le *Dictionnaire de la science politique et des institutions politiques*, de Guy Hermet, Bertrand Badie, Pierre Birnbaum et Philippe Braud (Armand Colin, Paris, 1994), ni le *Dictionnaire historique de la vie politique française au XX^e siècle*, de Jean-François Sirinelli (PUF, Paris, janvier 1995), ni le *Dictionnaire de la pensée politique*, de Basil Blackwell (Hatier, Paris, mars 1989), ni le *Dictionnaire de philosophie politique*, de Philippe Raynaud et Stéphane Rials (PUF, Paris, novembre 1996), ne consacrent d'article à l'extrémisme politique, alors que les divers courants minoritaires pèsent d'un poids chaque jour plus élevé sur la vie politique des différents pays occidentaux.

boulement. Une remise à zéro. On peut, de ce point de vue, l'assimiler au révolutionnaire. Il se démarque avant tout du réformiste, qui souhaite infléchir le cours des choses mais accepte les choix fondamentaux et s'intègre au vaste agrégat consensuel du centre.

Il exige un bouleversement structurel. La destruction du système. À la réforme parcellaire, il oppose le coup de balai et la table rase.

À dérouler le fil d'un tel raisonnement, on devrait tenir pour extrémistes l'ensemble des partis et organisations qui exigent une modification radicale du système politique. Les extrémistes seraient ainsi, toutes tendances confondues, des « ennemis du système » qui souhaitent le détruire au moyen d'un coup de force, d'une révolution ou d'une restauration[1].

Mais de nombreux cas particuliers posent problème. Il n'est que d'examiner succinctement celui du Parti communiste français. Il s'agit originellement d'un mouvement révolutionnaire, d'inspiration marxiste-léniniste,

1. Il ne s'agit évidemment en aucune façon de pratiquer l'amalgame entre extrême gauche et ultra-droite. Il s'agit de deux ensembles, présentant des traits distincts, souvent fort opposés. En dépit d'indéniables différences, les deux extrêmes offrent néanmoins des caractéristiques communes. L'un et l'autre souhaitent en particulier anéantir « le système », dont ils donnent par ailleurs des définitions souvent divergentes. Voir à ce propos : Christophe Bourseiller, *Les Ennemis du système, Enquête sur les mouvements extrémistes en France*, Robert Laffont, Paris, 1989.

J'ai beaucoup évolué depuis la parution de ce livre. Je ne pense plus que l'opposition au « système » constitue un critère décisif permettant d'évaluer le caractère extrémiste d'un mouvement politique. Il faudrait plutôt chercher du côté des pratiques et de la perspective d'une révolution violente.

qui a mené de surcroît des actions violentes jusqu'en 1952. Pourtant le PCF de Robert Hue, légaliste, jouant le jeu électoral, apparaît comme une formation réformiste qui participe volontiers aux gouvernements de la gauche plurielle. Nous voici donc projetés dans le paradoxe. Le PCF est-il un parti extrémiste ? Oui, par ses origines. Non si l'on se réfère à ses positionnements actuels[1].

Il serait quelque peu absurde d'étudier l'histoire du communisme dans un ouvrage consacré aux forcenés du désir. Mais le détour n'a rien d'innocent. Il indique *a contrario* que la doctrine ne constitue en aucun cas un critère totalisant. Le PCF peut brandir la faucille et le marteau. Il peut se réclamer du *Manifeste du parti communiste*. Il présente néanmoins le visage de la gauche modérée. Son comportement et son quotidien l'attestent.

L'histoire des doctrines politiques est donc souvent complétée par une sociologie des comportements.

C'est justement la raison pour laquelle j'ai voulu écrire ce livre. Je n'éprouve aucune fascination pour les pervers polymorphes, dont les pratiques tarabiscotées lèvent

1. Voir à ce propos : Stéphane Courtois, « Parti communiste français, Komintern et dimension totalitaire », *Communisme* n° 53-54, 1998. L'auteur tente justement de décrire cette double nature : « Parallèlement, Marc Lazar et moi-même avons tenté d'établir un modèle d'interprétation susceptible de rendre compte des deux réalités : nationale et internationale. Nous avons avancé que le PCF répondait à un dispositif en deux dimensions : une dimension téléologique — définie au niveau international (la doctrine marxiste-léniniste, le modèle d'organisation bolchevique, la définition de la ligne stratégique et tactique) — et une dimension sociétale — correspondant à tout ce qui dans le PCF renvoyait à la société française (culture, sociologie, etc.). Dans ce dispositif, la dimension sociétale est toujours, en dernière instance, soumise à la dimension téléologique. »

souvent le cœur. Je ne souhaite nullement me livrer dans ces pages à une nouvelle apologie des libertins et autres partouzards. Il importe de poser sur cette figure par trop usitée un regard véritablement critique. Je souhaite en revanche approfondir ici une réflexion sur l'extrémisme.

Nous avons vu que l'extrémiste politique se caractérisait non seulement par une doctrine, mais encore par des actes. Peut-on à l'inverse délimiter les contours d'une population extrême, dont les pratiques constitueraient autant de clefs interprétatives ? En d'autres termes, est-il légitime d'employer le terme d'extrémiste lorsque l'on désigne des individus dont la sexualité sort de l'ordinaire ?

C'est justement le pari de cette enquête.

Violence et transgression

Encore faut-il s'entendre sur l'objet du désir...

« Extrémiste du sexe », cela ne désigne pas le vaste agrégat des consommateurs de revues érotiques et autres spectateurs de films pornos. Ceux-ci composent le large et passif public de l'érotisme.

L'extrémiste du comportement se distingue avant tout par la mise en action de sexualités « hors normes », ou si l'on préfère et pour employer une terminologie psychanalytique : par le *passage à l'acte*.

Ce personnage éminemment contemporain n'a certes pas surgi du néant au seuil du millénaire. Il s'est bâti de manière progressive et plonge ses racines dans l'histoire de la sexualité. Il est tout à la fois le fils du libertin, du pervers, de Dionysos. S'agit-il d'un héros ou bien d'un « loser » ? Fait-il envie ou fait-il peur ?

J'ai recensé dans ce livre un grand nombre de courants qui ne se réfèrent pas à des systèmes idéologiques mais à des normes comportementales.

Qu'il se déclare néofétichiste, sadomasochiste, body-artiste, sexe-performeur, néoféministe, adepte du cybersexe, homo-extrémiste, occultiste crowleyien, échangiste, voire polyamoureux, le « sextrémiste » se démarque à bien des égards du militant politique. Dans certains mouvements, l'usage de la violence ou le rejet de la sexualité s'inscrivent dans le cadre d'une stratégie, et se trouvent justifiés par des textes théoriques.

À l'inverse, l'extrémiste du sexe n'a d'autre motivation avouée que de révolutionner sa vie quotidienne. On passe de la « révolution globale » aux révolutions minuscules. Il importe désormais de « changer sa propre vie ».

Mais à quoi reconnaîtrons-nous qu'un comportement est extrême ? Nos « révolutionnaires » du quotidien se caractérisent avant tout par le binôme de la *transgression* et de la *violence*.

— *Transgression*, c'est-à-dire dépassement des bornes acceptées. Déni des règlements tacites et des lois non écrites. Sentiment d'impunité.

— *Violence*, c'est-à-dire recherche des sensations fortes, quel qu'en soit le coût. Mépris, ou même quête du danger. Instrumentalisation du partenaire mis au service de la pure réalisation du fantasme.

Les body-artistes qui se trouent la langue en arguant d'une recherche spirituelle, les performeuses exhibant leurs viscères au nom d'un certain « néoféminisme », témoignent de la permanence de ces deux catégories[1].

1. *Cf.* « Annie Sprinkle et le porno-art », p. 91.

Notre pratiquant aime la surenchère. Il est soumis à la tentation de la spirale. Il lui faut s'enfoncer toujours plus avant, arpenter les frontières interdites et ignorer les lois morales.

De façon générale, la violence et la transgression ne paraissent être mises en œuvre que pour servir un unique but : la *libération* sans bornes. C'est le maître mot. L'homme doit faire table rase des carcans moraux, des cadres sociaux, pour atteindre une sorte de divinité, ignorant et méprisant les tabous.

L'extrémiste du sexe apparaît simultanément sous deux visages, qu'il importe d'ores et déjà de dessiner à grands traits.

« Communiste », il relaie la perspective marxiste de « l'homme total » et incarne à lui tout seul le projet de révolution de la vie quotidienne.

« Nietzschéen », il renvoie au mythe du « surhomme », qui s'extrait de la multitude et forge sa propre norme.

Ce paysage idéologique contrasté doit pourtant être observé avec prudence, la plupart des protagonistes de l'extrême sexe ne s'embarrassant pas de théorie et prétendant même au contraire remplacer les idéologies d'hier par la pratique de l'instant fulgurant.

Le sexe en famille

Il est vrai que le phénomène implique des individus et des groupes fort dissemblables. Il n'est que d'examiner les professions des uns et des autres. J'ai pu croiser au fil de l'investigation des professionnels de la pornographie, des prostitués, des plasticiens, des performeurs, des

musiciens, des comédiens, tout autant que des militants occasionnels de la révolution sexuelle et de simple « quidams » qui « s'éclatent » à la nuit tombée, ou affirment le faire...

Si des « groupuscules » particulièrement fermés règnent sur des lambeaux de territoire, il existe néanmoins une grande perméabilité entre les diverses pratiques. Il n'est pas rare qu'un sadomasochiste pratique par exemple le body-art, s'adonne au « barebacking[1] », encense la sexe-performance et s'agrège à la vaste communauté des internautes.

Par-delà les spécificités comportementales, les extrémistes du sexe proviennent au final de quatre grands ensembles.

1. Les enfants de la « génération porno ».

Depuis l'avènement de la pornographie de masse à l'orée des années 70, le X s'est démocratisé. Il a fini par toucher de larges couches de la population qui l'ont découvert dans les rayons des supermarchés ou sur les chaînes télévisées. La « génération porno » a grandi dans une société permissive, considérant le sexe comme une denrée marchande. Consommateurs de films « roses », clients des sex-shops et loueurs de vidéocassettes, certains ont ainsi tranquillement franchi la ligne pour devenir à leur tour acteurs. Un grand nombre d'entre eux pratique l'échangisme et fréquente les boîtes spécialisées. D'autres participent au vaste réseau mondial d'échanges et de diffusion des vidéocassettes « amateurs », dans lesquelles M. et Mme Tout-le-monde se

1. *Cf.* « Le "barebacking", ou la roulette russe », p. 172.

donnent en spectacle, à l'instar des vedettes du X. Issus de milieux modestes ou peu cultivés, les rejetons de la « génération porno » ne cherchent pas à rationaliser leur discours. Ils évoluent au quotidien dans un univers structuré par la consommation pornographique.

2. Les « néolibertins ».

Ceux-ci se placent en revanche sous le paravent d'un savant dispositif théorique. Revendiquant l'héritage du XVIII^e siècle et du marquis de Sade, ils se considèrent volontiers comme fils et filles des Lumières, n'hésitent pas à user d'un discours politique d'inspiration plus ou moins anarchiste, reprennent à leur compte les grandes utopies communautaires, se réclament de Charles Fourier, regrettent à voix haute la période des années 60 et 70, vécue comme plus débridée que la nôtre, endossent enfin le mythe du dépassement du couple et d'une liberté sexuelle étendue à l'infini. Tous les « néolibertins » ne vont certes pas jusqu'à théoriser l'engagement. La plupart se contentent d'une « imprégnation » libertine et libertaire. Quel que soit leur degré de conscience politique, ils se situent généralement à gauche, et tiennent leurs actes transgressifs pour la marque visible d'une libération intérieure.

3. Les descendants du punk.

Si les sociologues et journalistes ne cessent de gloser en France sur l'impact des « événements de Mai », ils restent en revanche étrangement silencieux lorsqu'il s'agit d'observer le phénomène punk. Ce mouvement générationnel est pourtant comparable à la vague hippy. Il éclôt à Londres, New York et Paris en 1976-77. Le

punk apparaît dès l'origine comme une réaction cynique à l'utopie soixante-huitarde. Il se caractérise par le rejet des grandes idéologies et par un goût prononcé pour le scandale. Très vite, le mouvement se désagrège en une multitude de sous-tendances : « new wave », musique industrielle, hardcore, grunge, bruitisme, mouvement « gothique », body music, kinderwhore... Les punks et leurs rejetons farcissent leurs vidéo-clips d'images porno, s'habillent dans les sex-shops et adoptent des postures provocatrices. Sex-performeurs, body-artistes ou simples acteurs de films X, ils n'utilisent la sexualité que dans le but de choquer. L'effet prime sur l'acte.

4. Les païens libérés.

Ils ne sont pas très nombreux, mais complètent souvent les bataillons échangistes et participent activement à la scène des clubs libertins. Ceux-ci proviennent de la droite, voire de l'extrême droite. Volontiers nourris de « culture païenne », ils clament leur intérêt pour la liberté sexuelle qui prévalait selon eux dans l'Antiquité préchrétienne[1]. Dionysos est sans conteste leur référence emblématique. Ce courant « libertin de droite » ne doit pas être sous-estimé. L'existence, à partir de 1993, de la revue *Libération païenne* témoigne d'un engouement certain, qui va de pair avec la redécouverte du tantrisme et des sexualités sacrées. En 1985, les éditions Pardès, de Georges Gondinet, lancent la revue *Rebis*, qui tente d'étudier la sexualité d'un point de vue « traditionaliste révolutionnaire », en s'inspirant notamment des travaux de Julius Evola et de son livre *Métaphysique du sexe*.

1. *Cf.* « L'Antiquité prétendument libertine », p. 238.

Parmi les collaborateurs de *Rebis* figurent Jacqueline Kelen, Yves Chiron, Claudio Mutti, Pierre Gripari ou Christophe Levalois. Sa rédactrice en chef est Fabienne Pichard du Page.

Dans le même ordre d'idées, on pourrait évoquer ici le cas troublant de Tabatha Cash. Ancienne « porno-star », Tabatha Cash est considérée comme une icône du X français. Mais la plupart de ses fans ignorent sans doute que Céline Barbe a longtemps évolué dans la mouvance de l'extrême droite. Elle aurait fréquenté les Jeunesses nationalistes révolutionnaires, un groupuscule skinhead mené par Serge Ayoub, alias Batskin. Elle aurait également été proche du mouvement Troisième Voie, aujourd'hui disparu. Dans ses films, elle arbore enfin sur le sein gauche un tatouage représentant l'emblème du mouvement sud-africain d'extrême droite AWB (Mouvement de résistance afrikaner) d'Eugene Terreblanche[1].

Enfants de la « génération porno », néolibertins, héritiers du punk, ou païens « libérés »... Quelle que soit leur provenance idéologique, les extrémistes du sexe nous forcent à modifier les classifications usuelles.

Une nouvelle cartographie

À la fin du XIX^e^ siècle, les médecins de l'âme avancent la notion de « perversion ». Que doit-on y entendre ? Jean Laplanche et Jean-Bernard Pontalis répondent dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse* : « Perversion. (...)

1. Sur la question des rapports avec l'extrême droite, cf. « L'extrême droite du sexe », p. 192.

Déviation par rapport à l'acte sexuel "normal", défini comme coït visant à obtenir l'orgasme par pénétration génitale, avec une personne du sexe opposé[1]. »

En 1893, Kraft-Ebbing publie *Psychopathia Sexualis*. En 1897 paraissent les *Studies in the Psychology of Sex* de Havelock Ellis. L'un et l'autre ouvrage se distinguent par l'établissement de classifications, répertoriant les différentes « perversions » : homosexualité, fétichisme, exhibitionnisme, sadisme, masochisme, pédophilie, bestialité, nécrophilie, voyeurisme...

Qu'on le considère comme par trop tributaire de facteurs historiques et subjectifs, ou qu'on le tienne au contraire comme parfaitement licite, le classement des perversions relève dans tous les cas d'un regard thérapeutique. Le pervers est considéré comme un malade, qui doit être soigné.

En posant l'hypothèse de l'extrémiste du sexe, je me place sur un autre terrain : celui d'une observation des minoritaires, que l'on pourra, le cas échéant, qualifier de sociologique. Il s'agit *in fine* de mettre en exergue un phénomène culturel et son impact.

Dès lors, il ne m'a pas paru judicieux de reprendre les dispositifs de Kraft-Ebbing ou d'Ellis. Je souhaite bien au contraire établir ici une nouvelle cartographie, qui n'a pas pour ambition d'annihiler les cartographies antérieures, mais de les compléter en les nuançant d'éléments nouveaux. J'évoquerai successivement le néo-fétichisme, le sadomasochisme extrême, les différents visages du body-art, la sexe-performance, le mouvement

1. Jean Laplanche et Jean-Bernard Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1967.

néoféministe, le cybersexe, le « barebacking », les cultes érotiques, les fanatiques des serial-killers, les échangistes, mélangistes, polygames et polyamoureux.

Le lecteur s'étonnera sans doute de découvrir au fil de ces pages des courants ou tendances que la plupart des manuels psychiatriques ignorent. Cela tient tout simplement à la nature des ouvrages évoqués.

On l'aura saisi, ce travail n'est en aucune manière un « nouveau » catalogue des perversions. Il est avant tout le fruit d'une enquête sur le terrain. Je me suis mêlé volontairement aux milieux extrêmes. Cela m'a permis de constater que les pratiques transgressives ne cessaient d'évoluer, au contact des nouvelles technologies, des soubresauts culturels et de nombreuses influences annexes.

Les extrémistes du sexe s'agrègent en regroupements affinitaires, éditent des magazines, animent des mouvements ou des associations, construisent des sites Internet, se retrouvent dans des clubs et défendent leur droit à l'expression, comme n'importe quel courant de pensée. Ils se fragmentent en une multitude de chapelles, de tendances. Cet archipel de différences spécifiques compose une véritable « contre-culture » du sexe.

Étudier les extrémistes du sexe revient à s'engager dans un univers parallèle, avec ses codes, ses références, ses normes aléatoires.

La trop bonne réputation du libertin

Dans nos sociétés occidentales, la figure du « libertin » jouit d'une aura mythique et bénéficie d'une indéniable mansuétude. On ne lui tient pas rigueur de ses frasques.

Il apparaît comme l'archétype de l'homme « libéré ». En Mai 68, la figure du « Divin Marquis » vient souvent se substituer à celle du héros révolutionnaire. Dépasser le couple et collectionner les femmes : telles sont les marques visibles de la libération individuelle.

L'homme total de la société communiste n'est-il pas censé « vivre sans temps mort et jouir sans entraves », selon la formule du situationniste Mustapha Khayati dans la brochure *De la misère en milieu étudiant*[1] ? Ne se caractérise-t-il pas, entre autres, par son refus des bornes et son dédain des attaches ?

Dans *La Tyrannie du plaisir*[2], Jean-Claude Guillebaud remarque que les révolutions politiques s'accompagnent bien souvent d'un grand dérèglement des sens.

Réforme des mœurs et révolution politique. L'une ne va pas sans l'autre : « On sait que, périodiquement, toutes les sociétés humaines sont agitées par des turbulences révolutionnaires, politiques ou religieuses qui — presque toujours — emportent des conséquences sur le terrain de la morale sexuelle. » Faut-il s'en réjouir et commémorer sans fin ces fulgurants instants de grâce, comme le font bon nombre de nostalgiques des révolutions passées ? Guillebaud nuance le bilan : « Dans la quasi-totalité des cas (...), c'est sur une *violence devenue incontrôlable* que finissent par achopper ces expériences[3]. »

1. Des membres de l'Internationale situationniste et des étudiants de Strasbourg, *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*, supplément à *21-27 Étudiants de France* n° 16 (novembre 1966).

2. Jean-Claude Guillebaud, *La Tyrannie du plaisir*, Seuil, Paris, janvier 1998.

3. *Ibid.*

La libération sexuelle et l'orgie débridée ne font bien souvent que précéder la mise en place de régimes dictatoriaux.

Je n'ai donc aucunement l'intention de me livrer ici à l'éloge d'un hypothétique « nouveau libertinage », qui croîtrait actuellement pour le plus grand plaisir de journalistes en mal de sensation.

Pas question non plus de sombrer dans la pruderie. Il semble que chacun soit aujourd'hui forcé de choisir son camp : d'un côté les « progressistes », amis du « sexe libre » et de l'aimable badinage amoureux ; de l'autre les « puritains », réactionnaires, pudibonds, ennemis du PACS et rejetant le corps. Or cette dualité trop apparente ne permet pas d'appréhender la complexité d'un univers traversé d'ombres et de lumières.

À l'instant d'appareiller, j'insiste sur le fait que je n'ai l'intention de me poser ni en censeur pudibond ni en approbateur tolérant. Zélateurs et contempteurs colportent les mêmes mythes.

J'ai voulu comprendre ce qui se trame derrière le rideau des mythologies, lorsque l'extrémiste laisse tomber le masque.

Par-delà la figure avenante et littéraire de l'aimable « jouisseur », c'est souvent la misère qui rôde dans les travées des sex-shops. En recourant au binôme de la violence et de la transgression, l'extrémiste du sexe cherche peut-être dans les marges de nos sociétés la satisfaction qu'il ne parvient pas à trouver dans la communauté des vivants. À suivre...

1.

Les néofétichistes, entre postures et imposture

L'art du « dress code »

La Nuit élastique apparaît actuellement comme l'une des soirées néofétichistes les plus courues de Paris. Celle-ci est organisée par un pape de ce petit milieu, Francis Dedobbeleer, qui édite par ailleurs le magazine *Talons aiguille*. *La Nuit élastique* revêt un caractère semi-clandestin et draine un public trié sur le volet. Sur un « flyer », un tract annonçant l'événement, les organisateurs ne manquent pas d'en énoncer les règles : « La musique : un mélange de techno, de rock, d'électro et de gothique. Le look des participants : ici, le cuir, vinyle, latex, uniformes (flic, militaire, soubrette, infirmière) ou travesti, est obligatoire. (...) Mais tous les délires (masque à gaz, cagoule en latex, slip et soutien en vinyle, nu avec un collier de chien et une laisse, trip militaire) sont bien évidemment les bienvenus. »

Voilà un exemple édifiant de liberté réglementée. Les néofétichistes se soumettent à une infinité de règles vestimentaires et comportementales. C'est ce que l'on appelle le « dress code », le code de l'habillement.

Le *Bar Bar* (9, rue de Crussol, Paris XI^{e}) est sans

conteste un QG des opérations. Ce soir, on improvise... Dans un silence quasi religieux, une créature de cuir aux jambes magnifiques se déshabille avec lascivité, dans une minuscule salle un rien médiévale, avec pierres apparentes. Son maître la couve d'un regard brillant et quelque peu faraud. Il s'agit d'un garçon ventripotent d'une trentaine d'années qui brandit sa cravache comme un ostensoir. La créature est fort belle. Son maître l'est beaucoup moins, mais elle lui est soumise. Scène de genre. L'alcôve de la rue de Crussol n'est pas un bar ordinaire. Il ne s'agit pas non plus d'une réelle tanière sadomasochiste, même si les fouets et autres martinets y font l'objet d'une particulière glorification. Mieux vaudrait parler d'un espace voué, non à la pratique du SM, mais à son esthétique.

La Nuit élastique, le *Bar Bar*... Deux instantanés. Deux volets d'un même phénomène...

Courant urbain et tribal, le néofétichisme a pris son envol à l'orée des années 90.

« Fétichiste » ? Le terme revêt pourtant ordinairement une tout autre signification. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir *Les Perversions sexuelles* de Gérard Bonnet[1]. Le savant ouvrage décrit avec précision les pathologies déviantes : « On parle *stricto sensu* de perversion fétichiste dans tous les cas où un sujet ne peut accéder à la jouissance sexuelle sans la présence effective d'un objet, auquel il attribue un pouvoir mystérieux. »

Le fétichisme est une « perversion » répertoriée, dont les protagonistes sont devenus sujet d'étude. Le mouvement néofétichiste des années 2000 n'a plus grand-chose

1. Gérard Bonnet, *Les Perversions sexuelles*, PUF, Paris, 1983.

à voir avec cette pathologie proprement dite, dans la mesure où le mot sert aujourd'hui à un autre usage. Le néofétichisme se définit avant tout comme un courant esthétique, une « contre-culture » soucieuse de détourner les panoplies sadomasochistes pour un usage ludique et festif.

Il s'agit, en d'autres termes, d'emprunter au SM son esthétique, sans pour autant contraindre les adeptes à en épouser les pratiques. Nul ne sort meurtri d'une soirée « motards » ou « latex ». Il (ou elle) aura pourtant arboré salopettes moulantes, jupes de skaï ou loups de cuir.

Pour être encore plus clair : les membres de la tribu néofétichiste ne sont ni des fétichistes ni des sadomasochistes. Mieux vaut les désigner comme des esthètes, des révoltés issus de la culture rock, qui récupèrent la lourde ambiance sadomaso pour mieux la dévoyer et la transformer en un objet de jeu.

Quoi de plus normal, dans une société qui exhibe aujourd'hui ses perversions comme autant de spectacles aisément consommables ? Le sadomasochisme est devenu au fil du temps une constante référence esthétique des mouvements de révolte. Autant dire que ses tenues vestimentaires ont depuis longtemps débordé l'univers confiné des sex-shops.

Comment le SM est sorti du ghetto

Faut-il s'étonner qu'un courant placé sous le parrainage de deux écrivains (Sacher Masoch et D.A.F. Sade) ait joui des faveurs d'un grand nombre d'artistes ?

L'esthétique sadique et masochiste n'apparaît au grand

jour que dans les années 60. Elle s'inscrit dans le contexte libérateur de la « révolution sexuelle[1] » et se laisse propager par les avant-gardes artistiques. Groupe phare de la « factory » d'Andy Warhol, le Velvet Underground compose en 1966 un morceau lancinant, chanté par un Lou Reed étrangement froid et indifférent : *Venus in Furs*. Vénus à la fourrure... en manière d'hommage direct à Masoch. La « famille » d'Andy Warhol joue un rôle déterminant dans le processus de reconnaissance. Les divers personnages qui peuplent ses films « underground » ne cessent d'user des codes du SM. Une des égéries du plasticien américain, Ultra Violet, témoigne avec humour de cette banalisation : « Au printemps 1967, je rejoins Andy au festival de Cannes, où il est venu flanqué de Paul[2], Gerard[3], Lester Persky et International Velvet, notre vraie beauté. Nous ne faisons pas partie de la sélection officielle, mais notre but est de faire projeter *Chelsea Girls* dans une sélection parallèle, dans l'espoir de retenir l'attention d'un distributeur international. Nous portons tous du cuir noir, des bottes et de grosses lunettes noires : un attirail qui nous donne l'air menaçant et sinistre. Nous avons des fouets et faisons des esclandres partout où nous allons, faisant semblant de vouloir brutaliser les serveurs et les videurs[4]. »

1. *Cf.* « La révolution sexuelle », p. 248.
2. Morrissey.
3. Malanga.
4. Ultra Violet, *Ma vie avec Andy Warhol*, traduit de l'américain par Philippe Loubat-Delranc, Albin Michel, Paris, 1989.

Chelsea Girls, film réalisé par Andy Warhol en 1966, sur une musique du Velvet Underground, avec Nico, Ingrid Superstar, Gerard Malanga, Edie Sedgwick...

Une série télévisée triomphe alors outre-Manche. *The Avengers* (Les Vengeurs) est curieusement « traduit » en français par *Chapeau melon et bottes de cuir.* Chacun remarque les tenues incroyablement sexy de l'actrice principale, Diana Rigg, alias Emma Peel. Délaissant le tailleur ou même la minijupe, Emma arbore de spectaculaires combinaisons moulantes de cuir noir, directement issues de l'univers SM.

En 1974, alors même que la pornographie se banalise et envahit les salles de cinéma, la couturière britannique Viviane Westwood ose ouvrir au 430 King's Road (Londres, SW10) la boutique *Sex*. Le pari est risqué. *Sex* met en vente des cuissardes, des jupes en latex, des cagoules de vinyle et autres accessoires jusqu'ici réservés aux « pervers ». Bien vite, les tenues spécialisées rencontrent un immense succès populaire.

On sait que le punk surgit en 1976 et s'affiche comme une réponse désabusée au mouvement hippy, tout autant qu'aux valeurs soixante-huitardes. Les punks remplacent les idéaux révolutionnaires par un pur nihilisme. Mais ce nihilisme se révèle lui-même complexe, dans la mesure où il s'accompagne d'une constante et troublante autodépréciation. Les punks prétendent incarner la « génération X », celle du vide absolu, de la vacuité, du non-talent. Generation X, c'est le nom du premier groupe rock de Billy Idol. Les punks se décrivent complaisamment comme des chômeurs en puissance, des buveurs de bière, des drogués à l'éther, des sans-futur. Exhibant des croix gammées par jeu provocateur, crachant sur les symboles et les grandes causes, ils s'entichent de la pornographie et en défendent la non-esthétique. Le punk-rock, qui se résume à